

## — LUC SCHUITEN, ARCHITECTE UTOPISTE

Luc Schuiten, Architecte utopiste

Site internet  
<http://www.vegetalcity.net/>

*Interview par L. Herrmann*

*« Le changement arrivera de toute façon car il est impossible de continuer dans cette voie. Il se fera malgré nous ou grâce à nous. Il nous faut choisir! »*

*Urbia – Dans votre travail, vous privilégiez le langage graphique, le recours aux images et au dessin. La ville semble être pour vous un véritable objet artistique. Seriez-vous plus un artiste qu'un concepteur de ville ?*

**Luc Schuiten (LS)** – On ne peut pas comprendre vraiment mon travail si on n'a pas accès aussi directement à des visuels. Je trouve les étiquettes toujours réductrices. Au sujet de mon travail, je n'aime pas utiliser des termes comme « œuvre d'art » ou « artiste ». Je cherche à exprimer quelque chose et à le communiquer. Pour ce qui est des qualificatifs, je pense que c'est aux autres à les donner.

Ce que j'essaie surtout, c'est d'entreprendre une sorte de dialogue avec beaucoup de gens et de leur proposer des perspectives futuristes d'une manière qui n'est pas souvent proposée. Aujourd'hui on communique beaucoup sur notre avenir de façon très négative ou très anxiogène. Ce genre de message ne va pas nous aider à prendre les bonnes décisions. Je pense que ce qui est le plus mobilisateur c'est d'arriver à montrer que les jeux ne sont pas faits, qu'il existe encore de multiples possibilités et que nous avons les moyens de commencer à nous mettre en route. Agir est nécessaire pour améliorer considérablement le monde dans lequel nous vivons. Je pars de cette idée que la crise de civilisation, de société que nous connaissons actuellement est peut-être une de nos meilleures chances pour mettre en place un monde plus intéressant, plus riche. Et pour moi, le médium le plus performant pour communiquer mon point de vue, c'est le dessin, parce qu'il a un pouvoir de séduction



**Figure 1** : Genève durable en 2100. (L. Schuiten)

très grand, et qu'il est immédiatement compréhensible par tout le monde, quelle que soit sa langue, sa culture ou ses origines. Il offre cette possibilité de parler de choses très sensibles sans mettre de mots. C'est une manière d'ouvrir une porte très large vers un univers assez complet. C'est en tout cas la manière dont je réfléchis depuis que je suis tout gosse : visualiser quelque chose et essayer de le retransmettre par le biais du dessin. Quand je dessine, je cherche à privilégier la nature même du message que j'ai envie de porter. De même, ce message n'est pas ma propriété, il fait partie d'un ensemble de connaissances, de livres, d'informations que j'ai recueillis à gauche et à droite, dans une sélection qui a été faite en fonction de mon ressenti, sans avoir moi-même les compétences nécessaires. Je rassemble tout ce stock d'informations pour projeter ce que cela pourrait faire concrètement dans une société bien décidée à bâtir un monde 100% durable, qui permettrait une évolution en

bonne intelligence, en symbiose avec l'ensemble de la biosphère, l'ensemble des êtres du vivant. Cela répond assez précisément à cette idée que nous sommes issus d'une évolution incroyable depuis les premières cellules qui se sont assemblées, pour créer des organismes plus complexes. Nous venons du vivant, c'est le monde le plus proche du nôtre, c'est notre famille. Arriver à vivre et fonctionner en partenariat avec ce monde-là me paraît un projet tout à fait extraordinaire et magnifique à développer. J'ai cette conviction qu'il y a là un champ de possibilités qui n'est pas suffisamment exploré et qui ne correspond pas ou peu à ce que nous développons actuellement comme perspective d'évolution future.

*Urbia – On reproche traditionnellement aux pensées utopiques leur caractère irréaliste, déconnecté des contingences du monde matériel, et finalement de n'être que des rêves inutiles pour agir sur le monde. Contre ces conceptions étroites de l'utopie, des penseurs tels que Karl Mannheim ou Ernst Bloch pensent au contraire que l'utopie n'est pas consubstantiellement irréaliste. Ce dernier développe le concept d'« utopie concrète ». Il défend l'idée que la pensée utopique n'est pas une fuite dans l'imaginaire, mais un exercice subversif d'anticipation ancré dans la matérialité du monde, qui refuse l'ordre établi, et s'appuie sur la conviction qu'un autre monde est possible.*

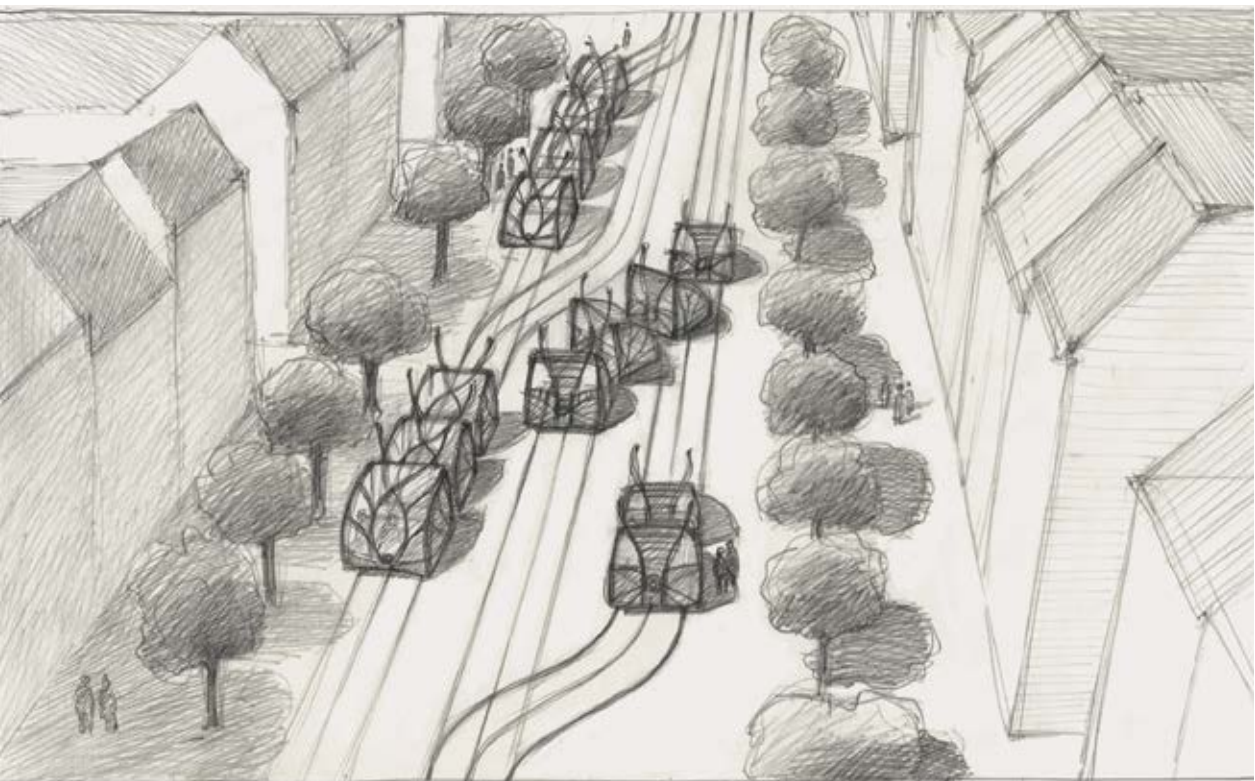
*Comment vous situez-vous dans ce débat ? Votre avis est intéressant car vous vous définissez comme architecte utopiste. Il y aurait peut-être une forme d'ambivalence dans votre posture : l'architecte c'est celui qui travaille la matérialité du monde, alors que l'utopiste c'est celui qui est dans l'imaginaire. Ne rejoignez-vous pas la pensée de Mannheim et d'Ernst quand vous parlez d'« utopie réaliste » ?*

LS –Je pense que l'on peut donner des valeurs complètement opposées à ce mot d'« utopie ». Il regroupe des notions très différentes. Pour les hommes politiques, l'utopie est la pire des choses. Si on associe leur travail à une utopie, c'est perçu comme la plus grande injure... Mais il faut dire aussi que ces mêmes personnes ne nous parlent jamais que d'une croissance illimitée dans un monde, lui, tout à fait limité. Or, pour eux cette idée de croissance illimitée ne représente pas une utopie. Pour moi, l'utopie est simplement un possible qui n'a pas encore été expérimenté. Je donne souvent l'exemple de l'envoi d'une fusée sur la lune en 1960. Ça, c'est une véritable utopie : personne ne sait comment faire, ça n'est pas dans nos compétences, et on rêve d'un projet. Dix ans plus tard, c'est une utopie réalisée. Simplement, on a mis l'argent, les compétences, les intelligences nécessaires pour la réaliser ; on a fait l'effort nécessaire. Il existe ainsi beaucoup d'utopies qui pourraient se voir concrétisées. Cela n'est possible que si l'objectif que l'on veut atteindre correspond à

la volonté d'un nombre suffisamment grand de personnes.

*Urbia* – Si l'on compare le contenu de cette subversion qu'est la cité végétale à d'autres utopies plus anciennes, on voit que votre cité idéale ne reproduit pas la perspective urbanophobe à l'origine d'un certain nombre d'utopies. La Cité-Jardin d'Ebenezer Howard par exemple proposait un antidote à la ville industrielle polluée et insalubre : l'aimant ville-jardin. Aujourd'hui encore la ville est au cœur d'un imaginaire catastrophiste de l'avenir planétaire, comme en témoignent les multiples représentations fictionnelles de villes totales (*Star Wars*), technologiques et inhumaines (*Metropolis*, *Elysium*), ou même toxiques (*Blade Runner*), etc. Au-delà de ces figures romanesques, la ville contemporaine est souvent considérée comme non-durable : énergivore, polluante, consommatrice d'espace, construite pour la voiture, mais aussi inégalitaire voire injuste. Vous semblez partager en partie ce constat, et pourtant l'avenir que vous nous proposez se joue en ville. Comment résolvez-vous cette apparente contradiction ?

LS – Si l'on revient à la comparaison entre les cités végétales et les utopies anciennes, on voit que ces dernières ont la caractéristique d'être construites sur des techniques, des manières de faire basées sur leur époque d'émergence, aussi bien le Phalanstère de Godin que les autres. Ce sont des magnifiques utopies très ancrées dans leur société contemporaine. La différence entre l'utopie que je propose et celles-là est que je porte un regard dans le futur pour avoir une sorte de but à atteindre. J'ai pensé qu'il était fort intéressant de savoir où l'on allait, dans une perspective très lointaine, parce que ce qui nous manque actuellement, c'est justement une vision d'avenir. La société ne propose pas une vision d'avenir car son modèle de fonctionnement puise ses ressources dans son patrimoine et non dans les intérêts de ce patrimoine. Elle ne disposera bientôt plus des moyens énergétiques, des matières premières indispensables à sa pérennité. En partant de l'espoir que nous donnent des pratiques nouvelles, comme le biomimétisme, cette autre manière d'entrevoir nos développements futurs, on peut imaginer que les choses à mettre en place sont d'un tout autre ordre. Dans une ville biomimétique qui fonctionnerait comme un écosystème, comme un organisme vivant, il y a un espoir gigantesque d'enfin, trouver notre équilibre, notre place dans ce monde. En partant de cette projection là, loin dans le futur, j'essaie de revenir en arrière, étape par étape, et de reconstruire ce qu'il faut faire à chaque période future, de plus en plus proche de nous, jusqu'à me demander : que faire aujourd'hui pour atteindre ce but-là ? C'est donc un regard un peu différent qui est posé parce qu'il entrevoit un changement complet de direction à travers la mise au point de nouvelles pratiques qui n'existent pas encore aujourd'hui. Et c'est cela qui fait probablement la différence avec les utopies passées. Depuis un peu plus d'un siècle, on se rend compte que nous



6 Le tramodulaire en ville, L. Schuiten.

**Figure 2** : Le tramodulaire. (L. Schuiten)

sommes en pleine évolution, que cette évolution n'est qu'un départ, que le monde change de plus en plus vite, et que toute personne peut contribuer, en fonction de ses moyens, à orienter cette évolution vers quelque chose de précis par rapport à ce qu'il cherche.

Ainsi, on peut revenir à cette idée que l'on formate les gens pour qu'ils se cantonnent dans des catégories bien cadrées. Derrière ça on nous dit : on ne peut pas sortir de ce champ que l'on vous donne. Moi, j'ai toujours cherché à sortir du champ en matière professionnelle. En agrandissant mon travail d'architecte par un travail de peintre, je suis sorti des rails. En travaillant sur la mobilité et en allant jusqu'à créer de nouveaux engins de déplacement, je suis allé complètement en dehors de mon champ d'action initial, l'architecture (*figure 2*). La pensée va toujours plus loin que ces territoires bien balisés. Sortir des balises et des chemins convenus est quelque chose d'intéressant, parce que ça nous permet de voir que rien ne nous est réellement interdit.

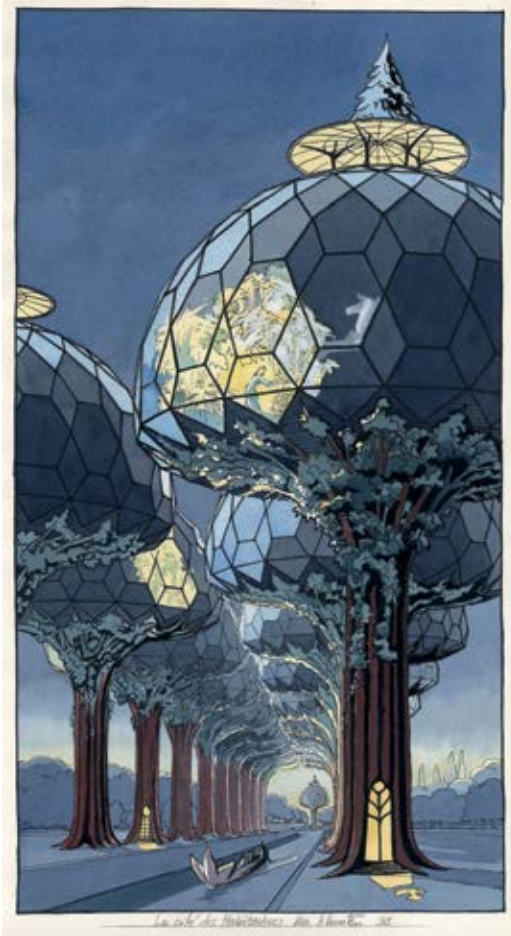
*Urbia* – Vous parlez du biomimétisme, mais plus généralement la nature et le végétal ont une place centrale dans votre utopie. En même temps votre réflexion est très transversale et globale ; vos ambitions dépassent ces thématiques. Pensez-vous que la nature, le végétal puissent participer à résoudre des problématiques urbaines qui sont beaucoup plus larges que strictement écologiques ?

LS – L'écologie englobe absolument tout. La ville doit impérativement devenir totalement écologique. Elle n'a pas d'autres solutions si elle veut survivre à l'ensemble des problèmes qu'elle crée aujourd'hui. Le végétal, pour moi, va bien au-delà de la plante d'agrément et de l'utilisation qu'on en fait. Je travaille à l'idée que le vivant est la seule ressource à 100% durable. Je ne cesse de m'émerveiller devant l'extraordinaire possibilité d'une petite graine que l'on met dans le sol et qui devient une structure géante, simplement par le soleil, l'eau de pluie et les nutriments. Ce matériau pourrait être un matériau de construction pour autant qu'on arrive à mieux le comprendre, à trouver le bon partenariat avec lui. Je pars alors de cette idée que nous devons avoir une relation symbiotique avec le vivant, et que ce dernier pourrait prendre une place de plus en plus grande dans l'organisation des structures construites. Dans cet ordre d'idée, je travaille actuellement sur un concept de bâtiment assez singulier dans Paris, donc sur un projet bien concret, où l'on utiliserait une grande partie de nos connaissances, pour développer des structures biosourcées : parties végétales dans les endroits construits, toitures et serres qui produiraient de l'agriculture urbaine, filière sèche, systèmes de lagunages, de récupération des eaux de pluie ; tout un ensemble de choses qui doivent s'intégrer à une vie citadine (*figures 3 et 5*).

Pour répondre à la question initiale sur la place de l'homme dans un site urbain plutôt que dans les campagnes, je pense que les agglomérations, les villes moyennes ou petites peuvent apporter une qualité de vie, de convivialité, d'échanges et de relations excessivement riche. Les campagnes sont des endroits plutôt réservés à la culture, au maraichage, à l'élevage et toutes professions s'y rapportant. Un retour massif des citadins vers la campagne aurait un impact désastreux sur la mobilité, les infrastructures, l'occupation des sols, les réseaux. Par contre, des villes de petite et moyenne dimension répondent bien à nos besoins tant culturels que sociaux.

*Urbia* – La technologie a une grande place dans votre réflexion. Vous vous libérez des contraintes techniques qui nous sont contemporaines, et parlez en ça du biomimétisme. Vous développez une véritable croyance en la technologie future, mais sera-t-elle vertueuse ?

LS – C'est plus un grand espoir qu'une croyance. C'est ce que l'on peut maintenant comprendre quand on lit les livres publiés sur le biomimétisme,



**Figure 3** : La cité des habitarbres, des structures architecturales biosourcées. (L. Schuiten)

qu'ont écrits Janine Benyus ou Gauthier Chapelle. On voit qu'il y a là un possible tout à fait extraordinaire. Vous savez, un coquillage, c'est un biobéton magnifique. On n'a jamais fait un béton aussi performant que la coque du coquillage. Il y a quand même des questions énormes à se poser de ce point de vue-là, parce que quand nous faisons du béton, nous libérons le CO<sub>2</sub> que la roche a mis des millions d'années à capturer, donc nous créons un énorme problème dans notre environnement. C'est le 2ème responsable au monde des gaz à effets de serre. Le coquillage, au lieu de produire du CO<sub>2</sub>, il le capte. Il fait sa coque avec le CO<sub>2</sub> et de tout ce qu'il trouve dans son environnement immédiat. Si lui arrive à faire ça, sans usine, sans toute notre technologie, peut-être qu'il a quelque chose de passionnant à nous



Figure 4 : Biomimétisme. (L. Schuiten)

apprendre. Idem pour le bioverre que fabriquent les diatomées dans les massifs coralliens, la libellule, la bioluminescence, etc. Enormément de choses dans le monde du vivant sont d'une performance extraordinaire et fonctionnent en ne faisant qu'améliorer ce qui existe. Nous, nous ne faisons tout le contraire : ajouter des déchets partout, polluer, piller. Pour le moment nous sommes des parasites. Nous profitons de ce que la planète nous a donné en l'appauvrissant. Dans l'histoire du monde, c'est la première fois qu'un organisme vivant détruit ainsi à si grande vitesse tout ce qui l'entoure. C'est là qu'il faut complètement changer de paradigme, de vision, de manière de procéder. En avoir conscience peut aider à envisager d'autres manières faire. C'est formidable et passionnant. Nous sommes à l'aube d'un nouveau monde à inventer. Cette nouvelle civilisation qui est occupée à naître le fait dans la douleur, comme n'importe quel accouchement...

*Urbia* – Vous en faites la démonstration en parlant de « changer de paradigme », la ville végétale ne repose pas simplement sur de nouvelles formes urbaines, ou une nouvelle place du végétal. Elle implique finalement aussi un bouleversement complet des modes de vie urbains. Quels changements dans notre façon de vivre en ville seront nécessaires ?



LS – On peut carrément dire tout. Parce que dès le moment où l'on change la manière de se déplacer, la manière dont les immeubles même sont mis en place et se développent, on change la vitesse à laquelle on construit. À partir du moment où l'on rentre dans le rythme de la nature, on fait les choses autrement, en fonction des saisons, de la manière dont les choses se développent et on adapte notre mode de vie à ce que nous sommes réellement : des êtres biologiques. On revient ainsi à quelque chose de probablement plus fondamental qui favoriserait un bien meilleur équilibre.

*Urbia* – Dans ces changements quelle est la place de la forme ? Des sociologues comme Jacques Donzelot ont beaucoup critiqué le spatialisme de certaines politiques urbaines, comme la rénovation urbaine, qui démolit de façon systématique les grands ensembles, considérant que c'est la forme urbaine qui est responsable des problématiques présentes dans ces quartiers. Quelle place ont l'architecture et la forme urbaine dans la ville végétale ? Comment vous situez-vous dans ce débat sur la relation entre forme et changement social ?

LS – Chaque forme est évidemment très liée à sa société et au message qui est porté à son époque. Dans l'hypothèse de ces développements futurs, quand je dessine la ville de demain, j'évite de détruire les bâtiments, j'essaie d'en garder le maximum. Je pars plutôt de l'hypothèse de garder les structures portantes qui ont été réalisées à grand renfort d'éléments destructeurs de l'environnement, pour ne pas continuer dans ce même sens. Les démolir pour en construire d'autres serait porteur d'un bilan d'énergie grise considérable, très négatif. Donc je préfère de loin la solution de les conserver en leur donnant une nouvelle peau, un nouvel habillage, une nouvelle manière d'interagir avec l'environnement extérieur. On peut imaginer pour eux une nouvelle relation à l'ensemble des énergies bioclimatiques et à leur environnement naturel. Il s'agirait d'une sorte d'inter-échange intérieur-extérieur bénéfique, qui donnerait à ces immeubles une qualité de vie assez difficilement imaginable aujourd'hui tant on en est loin... Avec des bâtiments existants, il s'agit de créer des liens sociaux, pas seulement entre êtres humains, mais avec l'ensemble du vivant. C'est l'idée d'une ville paysage, une ville faite de vallonnements, faite de nouvelles formes donnant envie de s'y promener, d'y respirer, d'écouter l'eau qui coule, le bruit des feuilles, du vent, toutes sortes de choses pour moi essentielles à la qualité de la vie. J'ai la faiblesse de croire qu'il est tout à fait possible d'avoir ce genre de choses en pleine ville, pour autant que l'on ambitionne autre chose que de faire rouler le plus de voitures possible, le plus vite possible.

*Urbia* – Jean-Marc Stébé souligne que le localisme qui caractérise souvent les



**Figure 5** : Evolution de Laeken, quartier au nord de Bruxelles de 1900 à 2200. (L. Schuiten)

*utopies, « enfermées dans des cités radieuses » (2011, p.19<sup>1</sup>), contrarie leur généralisation. Ceci semble en partie vrai pour la cité végétale. Cette dernière, crédible en de nombreux aspects, semble pourtant refuser un élément incontournable de la donne urbaine contemporaine : le fonctionnement mondialisé du réseau urbain, et l'échelle métropolitaine du fonctionnement des villes. L'échelle de la petite communauté qui préside dans la ville végétale, n'est-elle pas, en même temps que son ressort principal, sa grande limite ?*

LS – Pour répondre, il faut peut être d'abord parler de ces deux dimensions : la mondialisation et le terroir. La mondialisation peut être intéressante pour communiquer la base de la réflexion qui va donner naissance à des attitudes spécifiques. La mondialisation dans la circulation des informations est donc quelque chose de très précieux qui peut générer un gain de temps et permettre d'aller plus loin vers de véritables solutions. Quand il s'agit d'appliquer de manière concrète des principes de gestion, de construction, de développement des villes, je parle toujours de terroir, de la spécificité d'un lieu. Je pense que la richesse d'un pays, d'une ville, c'est d'avoir développé des pratiques, des usages, des modes de fonctionnement qui sont liés à sa culture, à son sol, à son sous-sol, à son climat, à son micro climat, à sa faune, à sa flore, à tout ce qui fait la spécificité du lieu. C'est ça qui rend la planète aussi passionnante, aussi magnifique à visiter. Chacun des endroits de cette planète fonctionne sur des systèmes complètement différents, mais appartenant à une forme de communication et d'intelligence qui, elle, peut être planétaire. L'un n'empêche pas l'autre. Mais retrouver cet équilibre fait nécessairement partie de l'équation. C'est de plus

**1** Stébé, J.-M. (2011). *Qu'est-ce qu'une utopie?* Paris: Vrin.

une nécessité pour la biodiversité. Si nous ne faisons pas ça, nous allons vers un monde qui va s'appauvrir de manière considérable. Il y a également une biodiversité dans l'architecture. On l'oublie trop vite. Parmi les grandes erreurs de la pensée architecturale, il y a eu celle d'imaginer une mondialisation. Quand on a commencé à se dire qu'il fallait trouver les mêmes hôtels, les mêmes restaurants, les mêmes cuisines partout dans le monde, pour que personne ne soit dépaysé, on a institué un standard qui a tout réduit à un même dénominateur commun excessivement minimaliste entraînant l'absence de sensibilité au monde. C'est le produit de cette idée capitaliste qui pense que l'on va pouvoir faire plus facilement de l'argent en réduisant tout à un standard. Ce comportement est médiocre et le résultat est désastreux. On change de pays, mais on refuse de changer de pays! On refuse tout ce qui va faire l'intérêt du voyage! On s'enferme dans une seule idée : celle de dire qu'on ne voyage pas pour rencontrer des gens, pas pour rencontrer un pays, mais pour faire de l'argent...

*Urbia* – La seconde critique souvent faite à la pensée utopique concerne ce qu'on a appelé la tentation totalitaire que revêtent les rêves de pureté et de perfection, et la croyance en une société sans contradiction. Tout à l'heure vous vous êtes repris sur le terme de « ville idéale ». Je ne sais pas si c'est lié à ça. Comment imaginez-vous le processus pour atteindre la cité végétale, sans nier la réalité des relations de pouvoir qui structurent la société ?

LS – C'est une question que j'aime bien parce qu'elle permet de vraiment bien centrer le débat sur le plus grand reproche que l'on peut faire en effet aux utopistes qui ont pensé la ville. Ces utopistes sont des hommes seuls qui ont imaginé un monde qui entrerait dans leur pensée : Le Corbusier ou n'importe quel autre grand penseur de ville ont créé leur modèle, et aussi de grandes dictatures. À chaque fois, c'est un homme qui dicte l'ensemble des manières de fonctionner. La ville végétale ne répond pas du tout à ça : ça n'est pas ma ville. C'est une ville dont la nature conduit à reprendre les choses dans un tout autre ordre. C'est le fonctionnement même de tout ce qui pousse, de tout ce qui vit, qui va donner les consignes à mettre en place. Alors, je diversifie le plus possible les projections pour montrer tous les sens dans lesquels ce changement peut aller. Mais je ne propose pas un modèle unique. Il s'agit d'être à l'écoute de toutes les possibilités, de tout ce que la nature a créé. C'est ça le modèle. Je ne suis jamais là que pour mettre quelques représentations graphiques sur un modèle qui a été développé par l'ensemble du vivant.

*Urbia* – Pour conclure, pourriez-vous évoquer un projet ou une idée sur laquelle vous travaillez en ce moment qui vous tient particulièrement à cœur ?

LS – Le projet sur lequel je préférerais communiquer, c'est celui des habitations pour les sans-abris : Archi Human (*figure 6*). C'est un projet de réalisation d'habitations à haute valeur architecturale dans les endroits laissés pour compte dans la ville. C'est l'idée que deux problèmes mis ensemble peuvent devenir une solution. Il y a dans la ville beaucoup de petits espaces laissés pour compte, qui font partie de ce que l'urbanisation n'a pas pu gérer. Il s'agirait de placer à ces endroits quelques habitations qui pourraient être occupées par les abandonnés de la vie. Leur donner une place décente me paraît être une très grande nécessité. Voir autant de personnes traitées comme des déchets est très difficile à supporter. La ville doit commencer à avoir un côté empathique ; c'est là qu'on retrouve des gestes vers l'humanité. Plus on va aller vers la multiplication des habitations-boîtes, ces immeubles-objets design, standardisés, mondialisés, banalisés, plus on va se sentir mal, étranger à une ville qui ne dégage pas d'humanité. Pour le moment, je développe le projet sur Bruxelles. Mais j'aimerais pouvoir le développer ailleurs aussi, donc je partirais à la recherche d'autres territoires quand j'aurais réussi quelques beaux projets dans ma ville.



**Figure 6** : ArchiHuman. (L. Schuiten)

À lire, à voir et à rêver : <http://www.vegetalcity.net/>